

Oh! Qu'elle est belle, Pauline!

Gilles Marcotte

Volume 34, numéro 1 (199), février 1992

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32014ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Marcotte, G. (1992). Oh! Qu'elle est belle, Pauline! *Liberté*, 34(1), 141–145.

L'AMATEUR DE MUSIQUE

GILLES MARCOTTE

OH! QU'ELLE EST BELLE, PAULINE!

Quand on s'en va voir un opéra à La Licorne, on sait que ce ne sera ni *Aïda*, ni *Carmen*, ni *L'Or du Rhin*. Il n'y a pas d'orchestre — notamment parce qu'il n'y a pas de fosse d'orchestre. Il n'y a pas de changements de décors, pour la très simple raison qu'il n'y a pas de décors mais seulement un montage, d'ailleurs sympathique, de quatre par quatre. (J'ai toujours aimé les quatre par quatre, leur modestie, leur solidité, leur franchise, et je suis enchanté de les retrouver à l'opéra.) Il n'y a pas non plus de personnages, si l'on entend par personnage un monsieur ou une dame — une dame ou un monsieur — pourvu(e) d'un passeport ou d'une carte d'identité en règle.

Il y a Pauline Vaillancourt, et c'est bien assez.

Pauline Vaillancourt est une chanteuse, ou une comédienne, ou une personne tout à fait extraordinaire. Durant une heure vingt très exactement, elle est seule en scène. Elle chante, elle parle, elle murmure, elle s'exclame, tantôt avec l'accent italien et tantôt avec l'accent allemand, en anglais ou en russe, même en québécois et en français de France. On ne comprend pas grand-chose, non, sauf un «L'Abord-à-Plouffe» résolument familier qui fait s'esclaffer la salle, quelques mots par-ci par-là. À vrai dire, il ne nous est pas demandé de comprendre. Le livret met en scène des personnages aussi invraisemblables que le Père Noël et Joseph Staline, raconte une histoire à dormir debout, se paie copieusement notre tête. Pauline Vaillancourt, elle, comme

je l'ai dit, chante, parle, fait des gestes, se promène dans tous les coins de la petite scène. Et Pauline Vaillancourt gagne.

Qu'est-ce qu'elle gagne? Elle *nous* gagne. Nous, assez ahuris au début de l'histoire, riant un peu nerveusement quand il semble se produire quelque chose de drôle, nous, regardant notre montre de temps en temps pour voir si cette heure et demie va durer bien longtemps, nous, plus qu'un peu sceptiques malgré notre complaisance bien connue pour tout ce qui est extrêmement moderne, et puis nous, gagnés peu à peu, d'abord par l'admiration, puis par quelque chose de plus insidieux qui est peut-être de l'émotion, une émotion dont on ne sait pas trop d'où elle vient, ce qui la produit, mais qui devient réelle, oui, même si on ne réussit pas à lui attacher une étiquette bien précise, une émotion de parole qui est une émotion de musique, et qui donc en fin de compte n'a pas besoin de dire son nom pour s'imposer, pour prendre dans la salle et en nous tout l'espace disponible.

Le livret a été tiré de la pièce de René-Daniel Dubois, *Ne blâmez jamais les Bédouins*, par l'auteur lui-même. Joseph Saint-Gelais signe une mise en scène inventive à souhait, pleine de mouvement, de trouvailles heureuses, digne de l'interprète. De la musique, confiée à la voix seule, sans aucune sorte d'accompagnement, que dire? Très habilement, Alain Thibault a utilisé presque toutes les sortes de discours rythmé et modulé qui s'étagent entre le chant d'opéra et le murmure. Petit problème: cette œuvre pourrait-elle être séparée de Pauline Vaillancourt, non seulement de son art mais de sa personne même, et faire carrière sans elle? Je n'en suis pas sûr du tout. Et plus: je ne le voudrais pas.

L'expérience heureuse que j'ai vécue à La Licorne ne signifie pas que j'ai pris le prochain autobus pour Victoria-ville, où avait lieu en octobre la Semaine de musique actuelle. La première raison, c'est que je n'aime pas l'autobus.

La seconde, c'est que beaucoup de musique actuelle, des concerts entiers de musique actuelle, des semaines de musique actuelle, ça m'épuise d'avance, ça ne peut que me donner le goût de mettre sur mon électrophone un disque (noir évidemment) de la *Cinquième* de Beethoven ou de l'*Adagio* d'Albinoni qui, comme chacun sait, n'est pas d'Albinoni. Je me fais des reproches, remarquez bien. Je me donne tort. On se sent toujours coupable de ne pas aimer la musique contemporaine, de ne pas lui faire confiance, de ne pas se livrer à elle les yeux (ou les oreilles) fermés. Il le faudrait, sous peine d'être classé dinosaure. Encore ne suffit-il pas d'aimer, plus ou moins au hasard, quelques œuvres de musique actuelle. C'est l'ensemble qu'il faut soutenir, encourager, applaudir. Devoir civique.

Le premier concert de la Semaine de Victoriaville était donné par le Nouvel Ensemble Moderne, dirigé par Lorraine Vaillancourt, sœur de la précédente, l'admirable, et elle-même non moins admirable au témoignage des commentateurs qualifiés. Pas besoin d'autobus: il était retransmis à la radio d'État et j'y étais, oui, j'y étais, du moins pour la première partie du programme. La présentation des œuvres n'était pas très abondante: quelques phrases d'un commentateur, quelques autres du compositeur lui-même, et vogue la galère, c'est la musique qui va parler. La première œuvre, signée Michel Longtin et intitulée *Exile: Shangai 45*, est, paraît-il, chargée d'intentions politiques, une véritable musique «engagée» nous dit-on. Voilà qui aurait un peu étonné l'inventeur du mot, Jean-Paul Sartre, qui réservait à la seule prose le privilège de l'engagement, et le refusait même à la poésie. À vrai dire, je n'ai pas réussi, dans cette fresque musicale de la guerre de Chine, à reconnaître les protagonistes principaux, Anglais, Américains, Japonais, pourtant représentés — «symbolisés», disait le compositeur — par des instruments de percussion différents. Je n'ai entendu, comme la plupart des auditeurs sans doute, qu'un très brillant solo de percussion, interprété par

Julien Grégoire. J'imagine, de manière légèrement perverse, que les applaudissements vigoureux de la fin sont allés au virtuose plus encore qu'au compositeur.

Moi, mon dieu, dans mon fauteuil, face à l'appareil de radio qui me transmettait l'œuvre, et — je dois le dire — peu porté à l'engagement le vendredi soir vers huit heures, je me suis un peu ennuyé. J'ai essayé de me distraire en prenant des notes. Je ne les reproduirai pas ici, ce ne serait pas de bon ton. Mais, en proie au sentiment de culpabilité que m'inspire souvent la musique actuelle et désireux de le reporter sur quelqu'un ou quelque chose d'autre, j'ai décidé d'incriminer la radio elle-même. Peut-être une œuvre comme celle de Michel Longtin ne pouvait-elle être que diminuée par ce médium qui ne transmet que les sons? Si j'avais vu le percussionniste se débattre au milieu de ses instruments, si j'avais senti autour de moi des centaines de consciences tâcher de comprendre cette musique, peut-être aurais-je applaudi et crié bravo comme les autres? Ainsi se justifierait l'organisation de ces concerts exclusivement voués à la musique actuelle: elle s'apprécie mieux à plusieurs, parmi les aficionados, que tout seul dans son appartement.

La deuxième œuvre au programme mettait à contribution toutes les énergies du Nouvel Ensemble Moderne: *Res-sac*, de Linda Bouchard. Cette œuvre a été composée au bord de la Méditerranée, à Cassis, et serait inspirée, nous a dit l'auteur, par les bruits étonnamment divers qui viennent de la mer. Dont acte. Quelques autres informations nous ont été données, notamment sur la fragmentation de l'orchestre en trois ou quatre groupes, informations qui m'auraient été utiles si je m'étais trouvé sur place, dans l'église Sainte-Victoire, mais ne m'étaient pas d'un grand secours à la radio. J'ai fermé l'appareil après quelques minutes, l'oreille basse. Je n'avais trouvé aucun moyen d'entrer dans l'œuvre de Linda Bouchard. Encore une fois, la musique actuelle m'avait exclu. Je ne mis aucun disque sur

mon électrophone, ce soir-là. Avant de me coucher, je priai sainte Victoire — qui est-elle, celle-là, en plus d'être la montagne de Cézanne? — de me donner un peu plus de persévérance la prochaine fois. Mon sommeil ne fut pas calme. Il y avait ce petit bateau qui tanguait dangereusement sur la Méditerranée, un capitaine pas très sobre, et des sirènes qui avaient des voix de trompettes, en fait trois ou quatre groupes de sirènes...